

RENCONTRE AVEC...

LEONOR ANTUNES

Après Karla Black (2017), Nairy Baghramian (2018), Anna Boghiguan (2019) et Sammy Baloji (2020), Leonor Antunes, née en 1972 à Lisbonne et vivant aujourd'hui à Berlin, est l'invitée du Festival d'Automne aux Beaux-Arts de Paris et à la Villa André Bloc de Meudon.

« Pour moi, cela commence toujours par la mesure de l'espace, la relation qui s'établit depuis le corps et la main. »

Notre conversation à distance se situe dans l'espace d'un atelier de céramique au Portugal, où vous réalisez les pièces que vous montrerez à Paris. C'est la première fois que je travaille avec la céramique. J'ai amorcé ce projet dans l'optique d'une exposition prévue au Japon, qui n'a pas eu lieu en raison de la pandémie, et j'ai pensé qu'il était intéressant de le poursuivre à Paris. La recherche portait à la fois sur l'œuvre de Michiko Yamawaki (1910-2000), qui reçut une formation dans l'atelier textile du Bauhaus à Dessau, et sur les séjours au Japon de Charlotte Perriand (1903-1999). Je me suis particulièrement intéressée aux incompréhensions et aux malentendus dont ces femmes ont fait l'objet. La céramique n'est pas une technique que je maîtrise, j'ai voulu, comme elles, apprendre en travaillant avec des praticiennes dont c'était le métier. Je travaille sur des pièces de sol et des sculptures en formes de tables horizontales, et d'autres éléments modulaires réalisés dans différentes sortes d'argile, selon leur grain, densité, couleur, degré de rétractation. Je pars de modèles en carton, agrandis à la mesure de l'espace dans lequel ils vont se placer. Tous les éléments de céramique sont fabriqués à la main, sans moule, ce qui leur laisse leurs irrégularités.



Chacune de vos expositions n'est-elle pas initiée par une phase de recherche, portant sur ces histoires oubliées ou déplacées, ou déclassées du modernisme occidental ?

Ces femmes sont souvent des exilées, qui ont eu à aller ailleurs pour produire le contexte de leur travail, du fait de leur genre, leur race, de la guerre. C'est l'architecte Lina Bo Bardi s'exilant de l'Italie en guerre et qui, au Brésil, absorbe la culture afro-brésilienne, remodelant la notion même de dispositif d'exposition culturelle. C'est Clara Porset, designeuse cubaine exilée à Mexico, qui travaille avec les artisanats locaux et revisite l'ergonomie de la chaise traditionnelle d'origine indigène. Je me reconnais complètement dans cette curiosité qui s'empare du « faire ». Il s'agit de mettre les choses à portée de main. Pour moi, cela commence toujours par la mesure de l'espace, la relation qui s'établit depuis le corps et la main. C'est comme ça que nous reconnaissons les choses autour de nous.

Vous parlez d'incompréhension ou de malentendus au cœur de ces pratiques...

Yamawaki n'était pas une artiste. Mariée avec un architecte, elle le suit au Bauhaus. Elle décide de se former dans l'atelier de textiles. Sa pratique devient le ferment de son indépendance. Les pièces en céramique que j'apprends à fabriquer sont en connivence avec des projets de tapis non réalisés de Yamawaki : ils étaient critiqués par sa directrice d'atelier, Lilly Reich, notamment pour leurs couleurs, inspirées des tissus de kimonos et pas celles du Bauhaus. Lors de ses séjours au Japon, Perriand a également suscité de l'incompréhension dans sa façon de combiner les objets et les matériaux, en rupture avec les conventions hiérarchiques en vigueur dans cette société très ver-

ticale. Ça ne l'intéressait pas de visiter les sites ni de voir les réalisations japonaises, la seule chose qu'elle voulait, c'était aller dans les ateliers, et apprendre. Au début, elle essaie de traduire ce qu'elle sait faire en d'autres matériaux comme le bambou. Au fur et à mesure, sa compréhension du matériau l'amène à d'autres formes.

Ce qui me fascine dans votre travail, c'est la versatilité que vous introduisez entre les choses et leurs supports de monstration – l'objet autonome qui devient dispositif d'exposition ou le matériel d'éclairage qui devient sculpture, passant d'une fonction à une autre.

J'opère en effet ce genre de rotation : une chaise devient un écran ou une cimaise, par un mouvement semblable à celui que Duchamp introduit avec *Fountain*, un urinoir pivoté de 90° et devenu ainsi une sculpture. S'y ajoute la pratique de l'agrandissement, le passage à l'espace de présentation. Beaucoup d'expositions que j'ai faites ont joué des effets de suspension, de gravité, de verticalité. Au contraire, le projet aux Beaux-Arts de Paris et à la Villa André Bloc de Meudon se rapprochent du sol, de l'horizontalité et de l'aplatissement. Je traduis les projets de tapis laissés par Yamawaki en compositions de céramique au sol. De même, je traduis les tables basses de Perriand, avec leurs pieds en bois, en plaques de céramique, aux surfaces portant des impressions de tapis de rotin mexicains. La céramique encourage cette fluidité entre objet sculptural autonome et support de présentation d'autres pièces, qui forme ainsi comme une relation de juxtaposition.

Propos recueillis par Élisabeth Lebovici

LEONOR ANTUNES

ARTS PLASTIQUES

*the homemaker
and her domain*

Installées dans la chapelle de l'école des Beaux-Arts de Paris et la Villa André Bloc de Meudon, les sculptures de Leonor Antunes, artiste portugaise vivant à Berlin, charrient avec elle les pratiques d'artistes, souvent des femmes, du XX^e siècle.

Leonor Antunes ne part pas de rien. L'inspiration, comme celle qui aurait guidé des générations d'artistes blancs, mâles et occidentaux « qui créent de l'Être à partir de rien » (Linda Nochlin, 1971), n'est ni sa motivation, ni sa logique esthétique. Au contraire, pour elle la sculpture est une pratique collective, une fabrication toujours collaborative. Car elle met en jeu un réseau d'affinités ou plutôt de capillarités fantomatiques, ressurgies depuis les zones d'ombre du XX^e siècle à partir de recherches à chaque fois approfondies : pour cette exposition, les séjours au Bauhaus (1930-1932) de la Japonaise Michiko Yamawaki et au Japon (1940-1942, 1953-1955) de Charlotte Perriand. Cela veut dire que Leonor Antunes ne travaille pas « sur » – à partir d'un point de vue surplombant – mais « avec » des artistes d'une modernité excentrique et intergénérationnelle. Celles-ci ont parcouru un trajet pour à la fois affirmer leur autonomie de vie et trouver leurs interdépendances, notamment avec des usages, des matériaux ou des modes d'assemblage indigènes ou locaux. Travailler « avec », pour Leonor Antunes, cela veut aussi dire traduire, déplacer, transposer, transgresser dans une relation temporaire à un lieu d'exposition, où s'affirment à la fois la présence matérielle des sculptures et celle de l'espace qu'elles rythment, auquel elles servent de partition ou de transition.

> VILLA ANDRÉ BLOC / 18 | 09 > 27 | 11
MEUDON

> BEAUX-ARTS 15 | 10 > 28 | 11
DE PARIS

Gratuit sur réservation
Horaires sur festival-automne.com



Cette exposition est produite par le Festival d'Automne à Paris, en collaboration avec les Beaux-Arts de Paris. Avec le soutien de la Fondation Gulbenkian – Délégation en France

FONDATION
CALOUSTE GULBENKIAN
1913-2018

